



**HAL**  
open science

## Kraus en France

Marc Lacheny

► **To cite this version:**

Marc Lacheny. Kraus en France : Du “patriote autrichien” au critique des médias. Europe. Revue littéraire mensuelle, 2014, Karl Kraus / Alfred Kubin, 1021, pp.125-149. hal-02305800

**HAL Id: hal-02305800**

**<https://hal.science/hal-02305800>**

Submitted on 4 Oct 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **KRAUS EN FRANCE :**

### **du « patriote autrichien » au critique des médias**

*En dépit de toutes les tentatives qui ont été faites depuis de nombreuses années pour le faire mieux connaître, Kraus reste généralement un auteur encore à découvrir pour le public français, à la fois comme penseur et comme écrivain.*

Jacques BOUVERESSE

Dans un article consacré à la réception de Kraus en France jusqu'en 2001<sup>1</sup>, Gerald Stieg a montré que l'utilisation du nom de Kraus s'était longtemps résumée à un signe ou à une simple citation, ce qui eut pour effet de reléguer la véritable connaissance de l'œuvre de « l'archi-satiriste » (Ludwig von Ficker) viennois au second plan.

A cette vaste méconnaissance de l'œuvre de Kraus s'ajouta longtemps le manque (en qualité comme en quantité) de traductions françaises, lacune comblée seulement en 2005 par la publication, aux éditions Agone, des traductions des *Derniers jours de l'humanité* et de *Troisième nuit de Walpurgis*.

---

<sup>1</sup> Gerald Stieg, « “Wir wollen weniger zitiert und mehr gelesen sein.” Karl Kraus in Frankreich », in Gilbert J. Carr et Edward Timms (dir.), *Karl Kraus und Die Fackel : Aufsätze zur Rezeptionsgeschichte / Reading Karl Kraus: Essays on the reception of Die Fackel*, Munich, Iudicium, 2001, p. 206-218, ici : p. 206.

On peut néanmoins distinguer cinq phases dans la réception française de l'œuvre de Kraus au XX<sup>e</sup> siècle, qui constitueront également les cinq axes de cette présentation de Kraus en France.

## KRAUS ET LE PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

Dès 1924, le critique et traducteur autrichien **Paul Amann** présentait Kraus à l'*intelligentsia* française par le biais d'un article (« Chronique autrichienne – Karl Kraus et sa Fackel (Flambeau) ») paru dans le numéro 19 d'*Europe* (p. 372-376), éveillant ainsi l'intérêt du public français pour l'œuvre du satiriste. Un an plus tard, en mars 1925, le germaniste français **Charles Schweitzer** invita Kraus à donner une série de lectures publiques en allemand à la Sorbonne, incluant notamment des scènes tirées des *Derniers jours de l'humanité*<sup>2</sup>. A y regarder de près, il apparaît très vite que l'invitation de Kraus à la Sorbonne était tout sauf anodine, car dirigée contre certaines tentatives de réconciliation avec l'Allemagne après la Première Guerre mondiale. L'invitation de l'Autrichien Kraus par Schweitzer semble même constituer une sorte de réponse à l'invitation à Paris, par le germaniste Henri Lichtenberger, des Allemands Thomas Mann et Alfred Kerr, un critique théâtral berlinois redouté qui avait rédigé et signé, au cours de la Grande Guerre, des poèmes bellicistes sous le pseudonyme de Gottlieb. Or lorsque, en 1926, Kerr se rendit à Paris pour donner lui aussi des conférences à la Sorbonne, donc à l'endroit même où Kraus s'était produit un an plus tôt, le satiriste sauta sur l'occasion pour lancer sa deuxième vague de polémiques contre lui<sup>3</sup> (la première polémique contre Kerr ayant eu lieu en 1911). **Germaine Goblot**, germaniste française et fervente admiratrice de Kraus, se chargera, quatre ans après l'« affaire Kerr » de 1926, de relayer le message du satiriste viennois en informant le public français des activités pour le moins douteuses du critique théâtral berlinois au cours de la guerre par le biais d'articles, parus à la fois dans *Mercure de France* (1<sup>er</sup> novembre 1930, p. 594-611 : « Gottlieb ») et *Action française* (6 novembre 1930 : « Alfred Kerr et les Gottlieb »).

---

<sup>2</sup> Voir *Die Fackel* n° 686-690 (1925), p. 36-38.

<sup>3</sup> Voir « Der größte Schuft im ganzen Land... (Die Akten zum Fall Kerr) », in *Die Fackel* n° 787-794 (1928).

Ces lectures parisiennes de Kraus eurent une conséquence directe fort étonnante : par trois fois, en 1926, 1928 et 1930, le nom de Kraus fut proposé au prix Nobel de littérature, décerné chaque année par l'Académie suédoise de Stockholm<sup>4</sup>, par un comité français composé de professeurs à la Sorbonne chapeauté par les germanistes **Charles Andler** (professeur au Collège de France) et **Charles Schweitzer**, lesquels obtinrent la signature de plusieurs collègues de renom à la Sorbonne : le philologue Ferdinand Brunot (alors doyen de la Faculté des Lettres), l'anthropologue et ethnologue Lucien Lévy-Bruhl, ainsi que les philosophes Léon Brunschvicg, Abel Rey, Paul Fauconnet, Léon Robin et André Lalande.

Dans leur texte du 10 novembre 1925 adressé aux membres du jury chargé de désigner le prix Nobel de littérature, Andler et Schweitzer, exprimant d'un côté leur haute estime à la fois pour l'homme et l'écrivain Kraus, présentent de l'autre leur démarche comme un geste de rapprochement, voire de réconciliation entre d'anciens ennemis : « Des voix françaises qui s'élèveraient en faveur d'un écrivain de langue allemande sembleront toujours particulièrement impartiales. Ce serait aussi un signe de durable apaisement si, un jour prochain peut-être, des suffrages allemands demandaient que le Prix Nobel fût de nouveau désigné parmi les compatriotes d'Anatole France. Cette pensée de concorde a dicté la présente démarche. L'Autriche, plus humiliée par la guerre qu'aucun autre pays, compte quelques écrivains d'un talent éclatant. L'un d'eux est remarquable entre tous par son intransigente pureté morale, par son grand cœur, par son puissant tempérament d'artiste : c'est KARL KRAUS<sup>5</sup>. » Même si le texte de proposition de Kraus au prix Nobel de littérature se présentait comme « impartial », force est de constater que la défense de la candidature du satiriste était loin d'être innocente, mais au contraire guidée par des motifs essentiellement politiques : Andler et Schweitzer, tous deux issus d'Alsace (rendue, avec la Lorraine, à la France en 1918), furent ce qu'il est convenu d'appeler des « germanistes de combat » (*Kampfgermanisten*)<sup>6</sup>, tout comme leurs « successeurs » en ce domaine Robert Minder et Pierre Bertaux.

---

<sup>4</sup> A ce sujet, voir la documentation substantielle rassemblée et présentée par Gösta Werner sous le titre « Karl Kraus et le Prix Nobel » dans la revue *Austriaca* n° 22 (1986) = « Karl Kraus (1874-1936) », études réunies par Sigurd P. Scheichl et Gerald Stieg, p. 25-46.

<sup>5</sup> « Documents concernant le Prix Nobel », *Austriaca* n° 22 (1986), op. cit., p. 39-46, ici : p. 40 *sq.* Kraus a lui-même rendu compte, sous le titre « Der Nobelpreis », de la démarche des universitaires français dans *Die Fackel* n° 800-805 (1929), p. 56-58, ajoutant toutefois (p. 58) plusieurs fautes d'impression fâcheuses dans la liste des noms des signataires.

<sup>6</sup> Sur ce point, voir également Gerald Stieg, « «Wir wollen weniger zitiert und mehr gelesen sein.» Karl Kraus in Frankreich », op. cit., p. 209 *sq.*

En soutenant la candidature de Kraus, l'Alsacien Andler, farouche opposant à l'*Anschluss*, poursuivait un but bien précis : défendre *via* Kraus, « ce très noble écrivain *autrichien* », l'indépendance de l'Autriche. Proche des *Cahiers de la quinzaine* de Charles Péguy avant 1914, il partageait avec ce dernier « la peur de l'impérialisme wilhelminien<sup>7</sup> » et, tout comme Schweitzer, entretenait des relations profondément ambiguës avec l'Allemagne. D'une manière sensiblement analogue, Charles Schweitzer, redoutant un retour en force de l'Allemagne après la Première Guerre mondiale, fit de Kraus essentiellement un pacifiste *autrichien* et le défenseur de valeurs anti-impérialistes. De Schweitzer, Jean-Paul Sartre, son petit-fils, brossa un portrait mémorable dans *Les mots* : « Dans les trains, quand un contrôleur allemand lui demande ses billets, dans les cafés quand un garçon tarde à prendre la commande, Charles Schweitzer s'empourpre de *colère patriotique* ; les deux femmes se cramponnent à ses bras : “Charles ! Y songes-tu ? Ils nous expulseront et tu seras bien avancé !” Mon grand-père hausse le ton : “Je voudrais bien voir qu'ils m'expulsent : je suis chez moi !” [...] Charles ne peut se permettre qu'une pointe délicate de *chauvinisme* : en 1911 nous avons quitté Meudon pour nous installer à Paris, 1 rue Le Goff ; il a dû prendre sa retraite et vient de fonder, pour nous faire vivre, l'Institut des Langues Vivantes : on y enseigne le français aux étrangers de passage. Par la méthode directe. Les élèves, pour la plupart, viennent d'Allemagne. Ils paient bien : mon grand-père met les louis d'or sans jamais les compter dans la poche de son veston ; ma grand-mère, insomniaque, se glisse, la nuit, dans le vestibule pour prélever sa dîme « en catimini », comme elle dit elle-même à sa fille : *en un mot, l'ennemi nous entretient* ; une guerre franco-allemande nous rendrait l'Alsace et ruinerait l'Institut : Charles est pour le maintien de la Paix<sup>8</sup>. »

Dans un tel contexte culturel et politique, on ne s'étonne guère non plus de l'absence, sur la liste des signataires de la proposition de Kraus au prix Nobel de littérature, des noms de germanistes français éminents de cette époque comme **Henri Lichtenberger** (1864-1941), spécialiste de Goethe à la Sorbonne, ou **Geneviève Bianquis** (1886-1972), qui deviendra professeur à la Faculté des Lettres de Dijon. Si Andler écrit, dans une lettre datée de la pentecôte 1927, ne pas comprendre pourquoi les germanistes sollicités, à l'instar de Lichtenberger, n'ont pas répondu à son attente<sup>9</sup>, la réponse semble pourtant claire avec le recul : Lichtenberger, qui avait invité Thomas Mann et Alfred Kerr à Paris en 1926, travaillait

---

<sup>7</sup> *Ibid.*: « die Angst vor dem wilhelminischen Imperialismus. » (Notre traduction)

<sup>8</sup> Jean-Paul Sartre, *Les mots*, Paris, Gallimard, 1964, p. 32-34 (c'est moi qui souligne).

<sup>9</sup> « Documents concernant le Prix Nobel », op. cit., p. 42 : « Je ne vois pas bien les raisons pour lesquelles ce sont justement les germanistes qui n'ont pas suivi, alors que mon collègue Henri Lichtenberger a reçu un accueil si chaleureux à Vienne. »

activement au rapprochement culturel entre la France et l'Allemagne. S'ajoutait à cela la question de la rivalité, voire de l'hostilité personnelle, entre Lichtenberger et Andler. Dans sa thèse intitulée *La poésie autrichienne de Hofmannsthal à Rilke* de 1926, Bianquis, quant à elle, ne mentionne Kraus qu'incidemment, comme « poète à ses heures »...

En 1928, le nombre des Français prêts à soutenir la candidature de Kraus s'était d'ores et déjà considérablement réduit, passant de 9 à 3 : Andler et Brunot toujours, auxquels vint s'ajouter la signature de Louis Cazamian, professeur de langue et littérature anglaises à la Sorbonne. En 1930, Andler demeurait l'unique signataire de la proposition (légèrement remaniée) de Kraus au prix Nobel. Par trois fois, celle-ci fut rejetée par le Président de la Commission du Nobel, l'écrivain suédois **Per Hallström** (1866-1960) – lequel rédigea également le rapport défavorable à la candidature de Hugo von Hofmannsthal<sup>10</sup> –, au motif que *Die Fackel* ne relevait pas de la littérature, mais du journalisme. Dans son rapport de 1928, il écrit : « Il n'y a rien à ajouter, car Kraus, au cours des deux dernières années écoulées, n'a rien publié qui relève de la littérature. [...] Cette revue [*Die Fackel*] est tout de même difficilement accessible au lecteur étranger et elle est si fortement marquée du coin du journalisme que toute cette production n'entre aucunement dans le domaine du prix Nobel<sup>11</sup>. »

La proposition de Kraus au prix Nobel de littérature fut donc certes le résultat d'une réelle admiration des germanistes français Andler et Schweitzer pour l'œuvre littéraire du satiriste, mais elle répondit aussi – et sans doute même surtout – à une stratégie quasi politique consistant à utiliser le « patriote autrichien » Kraus comme un antidote, un contrepoids, voire une arme contre le pangermanisme et à jouer l'Autriche contre l'Allemagne. Il va de soi que l'entreprise des professeurs alsaciens, reposant sur la défense d'un auteur dépourvu de tout soutien dans son propre pays comme en Allemagne, était d'emblée vouée à l'échec, ce dont Andler a d'ailleurs parfaitement pris conscience, comme il ressort d'une lettre datée du 23 mai 1929 : « Cependant, la principale contradiction dans la candidature de Karl Kraus reste le fait qu'il est l'ennemi de tous les milieux officiels de son pays et attend pourtant une distinction d'une institution aussi officielle que le jury du prix

---

<sup>10</sup> Contrairement à Kraus, Hofmannsthal avait pourtant reçu le soutien de personnalités de renom, comme Gerhart Hauptmann, Max Reinhardt, Richard Strauss, les professeurs Walther Brecht et Josef Redlich, ou encore le prince-archevêque de Salzbourg Ignatius Rieder. Voir sur ce point la documentation exhaustive réunie là encore par Gösta Werner dans son article « Hugo von Hofmannsthal und der Nobelpreis », in *Hofmannsthal-Blätter* n° 28 (1983), p. 5-79.

<sup>11</sup> « Documents concernant le Prix Nobel », op. cit., p. 44 sq. (c'est moi qui souligne).

Nobel<sup>12</sup>. » C'est, ironie de l'histoire, à l'Allemand Thomas Mann (dont les *Considérations d'un apolitique* avaient dû passer inaperçues du jury...) que revint finalement le prix Nobel de littérature en 1929 !

## PREMIERES TRADUCTIONS, PREMIERES LECTURES UNIVERSITAIRES DE KRAUS ET LE RÔLE DE L'EMIGRATION GERMANOPHONE DANS LA RECEPTION

La deuxième phase de la réception de l'œuvre de Kraus en France, essentiellement liée à l'émigration germanophone à Paris, fut quasiment clandestine, de sorte que les traces de Kraus dans des publications françaises sont extrêmement rares de 1933 à 1939 : un poème en allemand de **Werner Kraft** à la mémoire du satiriste, intitulé *Karl Kraus*, paru en 1938 dans la revue parisienne *Verbes. Cahiers Humains* (n° 4-6, p. 12<sup>13</sup>) ; un article de **Maximilien Rubel**, « Karl Kraus et la France », paru dans le même numéro de revue (p. 25-28), enfin une polémique au sein de la presse de l'exil à laquelle prit part **Joseph Roth**, arrivé dès 1933 de Berlin et qui fit du café de Tournon un point de rencontre d'artistes, d'intellectuels et d'amis de langue allemande<sup>14</sup>.

Après 1945, également, la réception de Kraus en France demeura majoritairement l'affaire des exilés (Lucien Goldmann, Gustave Kars, Caroline Kohn (alias Lotte Sternbach-Gärtner) et Richard Thieberger).

Sous le titre « Un grand polémiste : Karl Kraus », le sociologue de la littérature **Lucien Goldmann** (1913-1970), exilé roumain, consacra ainsi en 1945 à Kraus un article, initialement paru dans le numéro 4 de *Lettres* (Genève, p. 166-173), qui soulignait avant tout le caractère à ses yeux réactionnaire<sup>15</sup> de l'œuvre du satiriste, essentiellement redevable aux idéaux du classicisme allemand (Goethe, Schiller) et de la bourgeoisie. C'est par cet argument

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>13</sup> Ce texte est reproduit dans le numéro 22 (1986) de la revue *Austriaca*, p. 9.

<sup>14</sup> Voir Joseph Roth, « Schwarz-gelbes Tagebuch. Montag » in *Die österreichische Post* n° 1/6 (1<sup>er</sup> mars 1939), p. 5. Dans ce texte, Roth répond à l'article de Peter Roberts paru le 11 février 1939, sous le titre « Das Schicksal der "österreichischen Kultur" », dans le numéro 3 de *Der Sozialistische Kampf* (*La Lutte Socialiste*, Paris, p. 67).

<sup>15</sup> Dans un article initialement paru dans le numéro 22 (1986) d'*Austriaca* et reproduit en guise de préface à la version scénique des *Derniers jours de l'humanité*, Jacques Bouveresse propose une lecture diamétralement opposée de Kraus : « On peut espérer, cependant, au moins que les défenseurs de la nature odieusement maltraitée par les conquêtes de la civilisation consentiront un jour à reconnaître à quel point ce "réactionnaire" était, en réalité, sur ce point-là comme sur tant d'autres, en avance sur son temps. » (J. B., « "C'est la guerre – C'est le journal" », in « Karl Kraus (1874-1936) », op. cit., p. 63-68, ici : p. 68.

que Goldmann explique le désenchantement et l'isolement de Kraus qui permettent, toujours selon lui, de comprendre l'intolérance du satiriste. Bien qu'il critique la position politique de Kraus, Goldmann voit néanmoins en lui l'un des intellectuels germanophones les plus importants de son temps, ainsi qu'un représentant de l'humanisme.

Dans *Etudes Germaniques* (octobre-décembre 1953, n° 4, p. 252-261), **Gustav Kars** consacre pour sa part une étude à « L'esthétique de Karl Kraus ». Autant sa tentative d'établir un lien entre Kraus et le Moyen Age et les parallèles établis entre Kraus et la philosophie peinent à convaincre, autant nombre d'autres réflexions ont pu inspirer par la suite la recherche sur Kraus : distinction entre langue littéraire et langue quotidienne, harmonie préétablie entre mots et choses, rôle du pressentiment, séparation des styles liée à un jugement moral.

De 1956 à 1971, **Caroline Kohn**, autre exilée autrichienne, ne consacre pas moins de sept publications à Kraus<sup>16</sup> : trois articles, deux comptes rendus, mais surtout deux ouvrages dont sa thèse d'Etat, *Karl Kraus. Le polémiste et l'écrivain, défenseur des droits de l'individu*, sur laquelle nous reviendrons ensuite plus longuement.

Quant à **Richard Thieberger**, futur créateur (en 1982) du Centre de Recherches Autrichiennes de l'Université de Nice (CRAN), « pendant » du Centre d'Etudes et de Recherches Autrichiennes (CERA) fondé par Félix Kreissler à l'Université de Rouen en 1970, il consacra entre 1954 et 1966 deux articles et deux comptes rendus à l'auteur de *Die Fackel*<sup>17</sup>.

Pour ce qui est des autres principaux « passeurs » de l'œuvre de Kraus en France entre 1910 et 1940, il faut ajouter ici les noms de Marcel Ray et de Germaine Goblot.

Ecrivain et diplomate qui fit découvrir George Grosz au public français dès 1927, **Marcel Ray** (1878-1951) fit partie du premier cercle des amis français de Kraus. Traducteur, dès 1913, d'extraits tirés du premier volume d'aphorismes du satiriste (*Sprüche und Widersprüche* – 1909 –, in *Les Cahiers d'Aujourd'hui* n° 7 (octobre 1913), Paris, p. 341-345), il fut également l'auteur d'un hommage marquant à Kraus publié dans le cadre de l'enquête de la revue innsbruckoise *Der Brenner* sur Kraus (« Rundfrage über Karl Kraus », 1913) : « Karl Kraus, l'incommode ou la mauvaise conscience de Vienne. Il renforce la colonne vertébrale des Viennois en leur administrant des coups de pied. Depuis que je connais Karl

---

<sup>16</sup> Voir la bibliographie de Gilles Sosnowski complétée par Catherine Desclaux dans « Karl Kraus (1874-1936) », *Austriaca* n° 22 (1986), op. cit., p. 109-117, ici : p. 114 sq.

<sup>17</sup> Voir *ibid.*



Kraus, je crois que je comprends l'histoire de Savonarole. Savonarole a sans doute été, lui aussi, un artiste pris de dégoût par l'enthousiasme des Florentins pour l'art. J'ai trois raisons de dire merci à Karl Kraus. Il sauve les étrangers vivant à Vienne de la maladie du sommeil. Il encourage l'ennemi des écrivains lâches et paresseux à exiger une langue allemande de haut niveau. Il réconcilie l'Européen avec la mentalité autrichienne<sup>18</sup>. » *Le Cahier de l'Herne* consacré à Kraus en 1975 a publié l'autre hommage de Marcel Ray, rédigé en juin 1934 à l'occasion du soixantième anniversaire du satiriste, qui commence ainsi : « Entre Karl Kraus et la France il existe une dette de guerre et un problème de transfert. La dette reste impayée, le problème n'est pas résolu. Karl Kraus revient chaque été sur cette terre française qu'il aime et où il est encore si mal connu. Il lui plaît d'y respirer un air plus libre et plus heureux. Mais la France persiste inconsciente de l'hommage indirect que lui a rendu, en tant de pages irréprochables, un des plus fermes esprits et une des âmes les plus nobles de ce triste temps<sup>19</sup>. »

Traductrice et chercheuse, la germaniste **Germaine Goblot** (1892-1948) fut aussi une proche de Kraus, qu'elle s'appliqua à faire connaître en France à partir de 1929<sup>20</sup>. Comme traductrice d'abord, Germaine Goblot s'est essentiellement occupée de la partie aphoristique de l'œuvre krausienne : c'est ainsi qu'elle traduisit, en collaboration avec Maximilien Rubel, des extraits de *Sprüche und Widersprüche* (traduction parue dans *Verbe. Cahiers Humains* n° 1-3, 1938, p. 3-5) et, seule cette fois, 133 aphorismes de *Sprüche und Widersprüche* parus, sous le titre *Contradictions*, dans *Nef* (n° 34, 1947, p. 22-36), ainsi que 44 aphorismes, là encore tirés de *Sprüche und Widersprüche*, parus dans *Les Lettres Nouvelles* (n° 12, 1954, p. 187-196, avec un avertissement de Maximilien Rubel p. 186). A cette liste s'ajoutent la traduction d'extraits de *Lob einer verkehrten Lebensweise*, parue sous le titre *Eloge de la vie à l'envers* à nouveau dans *Verbe. Cahiers Humains* (n° 4-6, 1938, p. 29-31) et celle de *Der Biberpelz*, parue sous le titre *Le manteau de castor* dans le *Cahier de l'Herne* consacré à Kraus (p. 47-51)<sup>21</sup>. Le fonds

---

<sup>18</sup> Marcel Ray, « Karl Kraus », in « Karl Kraus (1874-1936) », *Austriaca* n° 22 (1986), op. cit., p. 11.

<sup>19</sup> Eliane Kaufholz (dir.), « Karl Kraus », *Cahiers de l'Herne* n° 28 (1975), Paris, p. 208 sq.

<sup>20</sup> La Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC) de l'Université Paris X dispose, depuis 1999, d'un fonds de recherche particulièrement riche, les archives Maximilien Rubel, qui comportent un ensemble, unique par sa diversité, de documents relatifs à la fois aux liens entre Germaine Goblot et Karl Kraus et au travail de cette germaniste française, aujourd'hui méconnue, sur l'œuvre du satiriste. Pour une présentation plus précise des liens entre Kraus et Goblot, voir mon article « Petite contribution à l'histoire des relations culturelles franco-autrichiennes au XX<sup>e</sup> siècle : Karl Kraus et les germanistes français de son temps », à paraître in Sigurd Paul Scheichl et Karl Zieger (dir.), *Österreich – Frankreich : Eine kulturelle Nachbarschaft 1800 – 1938*, Innsbruck University Press, coll. « Germanistische Reihe » / Presses Universitaires de Valenciennes, 2012.

<sup>21</sup> Voir Gilles Sosnowski, « Bibliographie » (L'œuvre de Karl Kraus en France et publications sur Kraus en France, liste complétée par Catherine Desclaux), in « Karl Kraus (1874-1936) », *Austriaca* n° 22 (1986), op. cit., p. 109-117, ici : p. 109 sq.

Rubel contient même des ébauches de traduction, par Goblot et Rubel, des *Derniers jours de l'humanité*. Comme chercheuse ensuite, Germaine Goblot reste la première véritable interprète de Kraus en France. Auteur de nombreuses notes non publiées sur le satiriste, auquel elle apporta son soutien en 1930 dans les suites de « l'affaire Kerr », elle consacra plusieurs études à Kraus : un article, intitulé « Karl Kraus et la lutte contre la barbarie moderne », paru dans la *Revue d'Allemagne* (n° 18, 1929, p. 325-348) et reproduit quasi intégralement dans *Die Fackel* (n° 820-826, octobre 1929, p. 80-90), qui présente dans les grandes lignes les lectures publiques, la technique satirique, le travail sur la langue et la critique de la presse de Kraus, ainsi qu'un article biographique intitulé « Les parents de Karl Kraus », publié de manière posthume par Maximilien Rubel dans la revue *Etudes Germaniques* (n° 5/1, 1950, p. 43-53), qui apparaît nourri des échanges amicaux avec le satiriste. Dans ces études comme dans les nombreuses notes inédites sur Kraus réunies dans le fonds Rubel de la BDIC, la germaniste française apparaît comme le modèle d'une recherche krausienne fondamentalement laudative. De même, ses textes sur Kerr parus en novembre 1930 dans *Mercure de France* et *Action française*, directement inspirés par Kraus, témoignent d'une véritable vénération pour le satiriste. Outre ses notes éparses et ses articles consacrés à Kraus, Germaine Goblot entreprit même de préparer une thèse sur le satiriste intitulée *La vie et le verbe dans l'œuvre de Karl Kraus*, comme l'atteste l'abondante correspondance entre Goblot et Maximilien Rubel présente dans le fonds Rubel, dans laquelle Kraus constitue un sujet de débat récurrent. Cependant, une fois qu'elle eut rédigé les premiers chapitres de sa thèse, les changements liés à la guerre bouleversèrent les projets de la germaniste, qui se voua dès lors entièrement à la lutte contre le nazisme. Emportée par une maladie en 1948, elle était alors plus que jamais décidée à reprendre son travail sur Kraus.

**Maximilien Rubel** (1905-1996) fait le lien entre un véritable travail de diffusion de l'œuvre de Kraus en France (notamment par ses traductions) et le statut d'exilé germanophone, qu'il partage notamment avec Kohn, Kars et Thieberger. Le goût de Rubel pour l'œuvre de Kraus est antérieur à son attirance pour l'œuvre de Marx, dont il n'entamera « l'exploration historico-critique » qu'après 1945 : dès le milieu des années 1930, il se passionne pour la prose et en particulier pour les aphorismes de Kraus, dont il donnera d'ailleurs peu après une traduction, en collaboration avec Germaine Goblot. Rubel tint par ailleurs, le 4 mai 1935, une conférence consacrée au satiriste devant la Société des études germaniques dont le compte rendu, paru initialement dans la *Revue de l'enseignement des langues vivantes* en juin 1935, a été reproduit deux mois plus tard par Kraus dans le numéro 912-915 (p. 64-68) de *Die Fackel*

sous le titre « La langue allemande à Paris » (*Die deutsche Sprache in Paris*). Un des motifs d'intérêt majeurs de cette conférence, par-delà les généralisations abusives que comportent les réflexions de Rubel, tient à la perception que des germanistes français comme Goblot ou Rubel pouvaient avoir à l'époque de Kraus écrivain (notamment la parenté entre ses conceptions et celles des romantiques) et du rapport tout à fait particulier que ce dernier entretenait avec la langue allemande : « Le style de Kraus rappelle d'une part les grands moralistes français et, d'autre part, les grands écrivains de l'antiquité grecque et latine. [...] Chez les frères Schlegel, chez Novalis et surtout chez Bernhardi nous trouvons les germes d'une linguistique foncièrement originale, une conception de la langue telle qu'elle semble avoir pour la première fois trouvé une vérification éclatante dans l'œuvre en prose de Karl Kraus<sup>22</sup>. »

Goblot et Rubel ont ainsi posé, à l'époque de l'entre-deux-guerres, la première pierre de la recherche sur Kraus en France.

## LE RÔLE DE LA GERMANISTIQUE DANS LA RECEPTION KRAUSIENNE APRES LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Après la guerre, c'est, en dehors du cas particulier des exilés pour lesquels Kraus représente de toute évidence un symbole de l'identité culturelle autrichienne, par les études germaniques que passe la réception de Kraus en France. La germanistique française apparaît alors profondément divisée sur le sens comme sur le rang à donner au phénomène Kraus<sup>23</sup>.

D'un côté, **Claude David**, le « pape » de la littérature allemande à la Sorbonne, abhorre Kraus et le rejette en bloc. Au sein de trois comptes rendus (1955, 1957, 1960) publiés dans la revue *Etudes Germaniques*<sup>24</sup>, il s'applique à saper les qualités proprement littéraires de l'écriture krausienne pour réduire l'œuvre de Kraus, à l'instar de Per Hallström trente ans plus tôt, au rang d'un journalisme incompréhensible : « Karl Kraus fut un bon technicien du langage : mais ces phrases à énigmes, qu'il faut lire trois fois pour retrouver

---

<sup>22</sup> *Die Fackel* n° 912-915 (1935), p. 64-68, ici : p. 65 sq.

<sup>23</sup> A ce sujet, voir aussi Gerald Stieg, « “Wir wollen weniger zitiert und mehr gelesen sein.” Karl Kraus in Frankreich », op. cit., p. 211-214.

<sup>24</sup> Voir *Etudes Germaniques*, janvier-mars 1955, n° 1, p. 86-87 ; octobre-décembre 1957, n° 4, p. 382-384 ; octobre-décembre 1960, n° 4, p. 364-368.

l'appartenance d'un pronom personnel, ces procédés constants de paradoxe ou de calembour, ces retournements ironiques de la pensée, tout ce labyrinthe systématique, ne constituent pas, pour nous, un grand style<sup>25</sup>. » Tout comme Hallström, il reproche au « journaliste » Kraus de ne pas avoir su créer de véritable œuvre littéraire. Le troisième compte rendu de David (1960) constitue une démolition en règle, portée par une seule « thèse » (au reste déjà avancée dans le compte rendu de 1955) : « l'antisémitisme » de Kraus. Ici, le satiriste se voit même délibérément identifié à plusieurs figures majeures de la collaboration et du régime de Vichy comme Maurras ou Henriot, le « Goebbels français » : « Quelqu'un en France le comparait à Maurras. Le rapprochement a du bon. Encore Maurras a-t-il écrit *L'Enquête sur la Monarchie*. Qu'a écrit Karl Kraus ? Où est son œuvre ? Sa méchanceté, son goût de l'argument *ad hominem* rappellent, il est vrai, la manière de l'*Action française* : mais il fait plus penser à la hargne de Daudet qu'au fanatisme de Maurras [...] ; quand il appelle l'historien bien connu de la littérature Richard *Moses Meyer*, ce n'est même plus à Daudet que l'on pense, c'est à Philippe Henriot<sup>26</sup>. » Et David de conclure : « De toutes les formes d'antisémitisme, l'antisémitisme juif est bien le plus abject<sup>27</sup>. » En appliquant à Kraus l'étiquette de la « haine de soi juive », David est à l'origine de l'image négative qui sera longtemps associée au nom du satiriste en France.

D'un autre côté, **Robert Minder** (futur professeur au Collège de France) et **Jean Fourquet** (fraîchement nommé professeur à la Sorbonne) apprécient l'esprit de *Die Fackel* et les qualités linguistiques de l'écriture krausienne, comme il ressort de leurs deux comptes rendus, dans le numéro 3 (1956) de la revue *Allemagne d'aujourd'hui* (p. 115 : Minder et p. 135 : Fourquet), portant sur les volumes *Pris au mot (Beim Wort genommen)* et *Le langage (Die Sprache)*, des œuvres de Kraus parues aux éditions Kösel. La critique de Minder a une tout autre tonalité que celle de David, et Gerald Stieg suppose qu'elle aurait même pu être directement écrite contre David<sup>28</sup>. Contrairement à ce dernier, Minder qualifie en effet *Troisième nuit de Walpurgis* d'« extraordinaire document posthume » et, revenant (en l'approfondissant) sur le parallèle avec Péguy établi par David dans son compte rendu de 1955, Minder insiste sur le fait que, chez Kraus, « le verbe ne se peut comprendre qu'étroitement lié au contexte social », celui de la Vienne de Schnitzler, Hofmannsthal, Freud, Weininger, Alternberg, Loos ou Musil, « hantés comme lui, mais avec des moyens

---

<sup>25</sup> *Etudes Germaniques*, janvier-mars 1955, n° 1, p. 87.

<sup>26</sup> *Etudes Germaniques*, octobre-décembre 1960, n° 4, p. 364-365.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 365.

<sup>28</sup> Gerald Stieg, « “Wir wollen weniger zitiert und mehr gelesen sein.” Karl Kraus in Frankreich », op. cit., p. 212.

d'expression différents, par l'image du grand corps social pourrissant dans un immobilisme anarchique. » Dans le même numéro de revue, le linguiste Jean Fourquet propose une recension de *Die Sprache* dans laquelle, malgré la difficulté qu'il partage avec David à lire Kraus, il insiste sur la pertinence des analyses de ce « pur empirique » qui gagnent, à ses yeux, encore en intérêt dans le contexte de la linguistique « synchronique » alors émergente : « Karl Kraus était de ces élus qui ont, avec le langage, une relation que l'on pourrait appeler mystique ; ce mystique est aussi un prédicateur ardent qui dénonce inlassablement les péchés contre la langue allemande. »

Cette phase de réception universitaire de l'œuvre de Kraus en France se clôt sur la thèse d'Etat de Caroline Kohn (*Karl Kraus. Le polémiste et l'écrivain, défenseur des droits de l'individu*, Paris, Didier, 1962<sup>29</sup>) et la publication en 1975 du *Cahier de l'Herne* consacré à Kraus.

L'étude de **Caroline Kohn**, qui a le mérite de constituer la première monographie sur Kraus en France, se caractérise par une étonnante absence de distance critique vis-à-vis de Kraus : sur le ton de l'admiration, elle propose une longue paraphrase des polémiques krausiennes, dont formes et motifs ne sont en revanche jamais soumis à l'examen. Cette hagiographie souffre également de multiples erreurs factuelles, tandis que nombre d'affirmations ne sont pas démontrées. En raison des lacunes, imprécisions et erreurs qu'elle comporte, l'étude de Caroline Kohn reste donc aujourd'hui davantage un « document historique » ou un témoignage de la réception universitaire de Kraus en France qu'un outil de travail fiable. Son utilité tient essentiellement encore aux quelques informations sur la biographie et sur le legs de Kraus (p. 15 *sqq.*). On retrouve les mêmes défauts (faits erronés, interprétation difficilement utilisable) dans les autres publications de Kohn sur Kraus<sup>30</sup>.

---

<sup>29</sup> Ce travail a paru en allemand sous le titre *Karl Kraus* (Stuttgart, Metzler, 1966).

Je ne mentionne ici qu'à la marge deux thèses dont le retentissement sur la recherche krausienne a été minime. Dans *Les idées et la langue dans Les derniers jours de l'humanité* (Lille, 1963), René Stempfler établit d'abord un répertoire des grands thèmes de la pièce, puis des divers moyens linguistiques mis en œuvre par le satiriste (un recensement hélas émaillé de nombreuses erreurs). A côté d'observations ponctuelles, c'est le rapprochement entre la structure de la pièce de Kraus et le déroulement des événements de la guerre (p. 28-41) qui constitue le point le plus intéressant, bien que l'interprétation finale des résultats ne convainque pas vraiment.

La thèse de Josef Ernst Pfeifer, *La pensée romantique dans l'œuvre de Karl Kraus* (Bordeaux, 1967), qui tente (comme Rubel) de jeter des ponts entre Kraus et la pensée romantique, souffre d'une utilisation imprécise de la notion de romantisme, d'une connaissance lacunaire tant du romantisme que de l'œuvre krausienne, ainsi que d'une tendance chronique à vouloir déceler partout des analogies entre Kraus et la pensée romantique.

<sup>30</sup> Citons notamment l'article « *Der Brenner et Die Fackel* », in L. Brion-Guerry (dir.), *L'année 1913. Les formes esthétiques de l'œuvre d'art à la veille de la Première Guerre mondiale*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 979-988, ou encore *Karl Kraus als Lyriker* (Paris, Didier, 1968), ouvrage dans lequel l'auteur ne dépasse que rarement le

Quant au *Cahier de l'Herne* initié également par Caroline Kohn, il se solda, contrairement par exemple au volume consacré à Musil, par un échec total dû à l'absence de noms français porteurs : aucun auteur ou professeur français compétent n'y est représenté sous la forme d'une contribution originale. L'ouvrage ne se compose au fond que d'une suite de « citations », autrement dit de textes d'auteurs allemands et autrichiens déjà publiés au préalable, notamment des essais de Walter Benjamin, Elias Canetti et Manès Sperber sur Kraus. En ce qui concerne la partie « universitaire » du *Cahier*, elle ne contient que des articles de contributeurs germanophones inconnus du lectorat français.

## LE TOURNANT DE 1975 ET SES CONSEQUENCES SUR LA RECEPTION DE KRAUS EN FRANCE

Il faut au fond attendre 1975 pour assister à un premier tournant véritablement significatif dans la réception de Kraus en France. C'est effectivement cette année-là que débute un double processus de réception marqué enfin progressivement par des traductions d'œuvres complètes. Jusqu'en 1975, seuls les aphorismes de Kraus avaient fait l'objet de traductions éparses en français, dues à Marcel Ray, Germaine Goblot et Maximilien Rubel. Une traduction complète, par **Roger Lewinter**, de *Sprüche und Widersprüche (Dits et contredits)* paraît en 1975 dans une petite maison d'édition, Champ libre-Lebovici, suivie dix ans plus tard des traductions de *Pro domo et mundo* (1985) et de *Nachts (La nuit venue)*, 1986). Un florilège de ces traductions paraîtra en 1998, sous le titre *Aphorismes*, aux éditions Mille et une nuits. C'est par ailleurs en 1986 que paraît la traduction, par **Jean-Louis Besson** et **Heinz Schwarzinger**, de la version scénique des *Derniers jours de l'humanité*, établie par Kraus lui-même en 1930, dans la série « France-Autriche » des Presses Universitaires de Rouen. Notons, fait suffisamment rare pour être souligné, que la version scénique a été publiée en traduction avant d'être éditée en allemand ! Une réédition paraîtra en 2000 chez Agone à Marseille, agrémentée d'une préface de Jacques Bouveresse (« "C'est la guerre – c'est le journal" ») et accompagnée d'une postface très utile de Gerald Stieg déjà présente dans la première édition. Il faut enfin ajouter à cette liste la traduction d'essais et de textes épars de Kraus : outre Champ libre-Lebovici, une autre petite maison d'édition, Payot &

---

stade d'une paraphrase laudative des poèmes de Kraus, Kohn ne prenant pas non plus en compte les épigrammes du satiriste.

Rivages (Paris), fit paraître deux volumes de taille modeste contenant la traduction de divers textes de Kraus : *La littérature démolie* (*Die demolirte Literatur*), traduction par **Yves Kobry**, et *Cette grande époque* (*In dieser großen Zeit*), traduction par **Eliane Kaufholz**<sup>31</sup>.

En revanche, on ne dispose toujours d'aucune anthologie en langue française qui, à l'instar par exemple du Kraus-Reader de Hans Wollschläger<sup>32</sup>, aurait permis aux lecteurs français de se faire une idée plus précise des enjeux et des intentions complexes de l'auteur de *Die Fackel*.

1975 correspond également à la date de la parution du numéro « Vienne 1900 » (n° 339-340) de la revue *Critique*, qui marque l'entrée dans le champ des études sur Kraus en France du philosophe **Jacques Bouveresse** : dans une contribution intitulée « Les derniers jours de l'humanité » (p. 753-805), il insiste à plusieurs reprises sur les rapports entre Wittgenstein et Kraus, tout en mettant en garde contre une surestimation de l'influence de Kraus sur Wittgenstein (p. 784 *sq.*). Bouveresse situe le principal point commun entre Kraus et Wittgenstein dans l'importance que tous deux accordent à l'intégrité morale absolue du satiriste (p. 767 et 786).

En 1976, le germaniste **Gerald Stieg**, déjà auteur de plusieurs publications sur Kraus<sup>33</sup> et futur coorganisateur en France de manifestations scientifiques d'envergure internationale sur son œuvre (colloques « Karl Kraus et son temps » au Centre Pompidou en 1986, « Actualité de Karl Kraus » à l'Université Paris III en 1999 et « Les guerres de Karl Kraus » au Collège de France en 2005), soutient sa thèse de doctorat « *Le Brenner et la Fackel* » sous la direction de Pierre Bertaux à l'Université Paris III, étude qui paraît la même année en allemand chez Otto Müller à Salzbourg sous le titre *Der Brenner und die Fackel. Ein Beitrag zur Wirkungsgeschichte von Karl Kraus*. Dans cet ouvrage, Gerald Stieg souligne l'influence de l'éditeur de *Die Fackel* sur les auteurs les plus importants de la revue innsbruckoise *Der Brenner* (Ludwig von Ficker, Carl Dallago, Theodor Haecker, Ferdinand Ebner, Georg

---

<sup>31</sup> Le premier volume contient en guise de préface l'essai « Karl Kraus, école de la résistance » d'Elias Canetti et la traduction des textes suivants : *La Littérature démolie*, *Une couronne pour Sion*, *Eros et Thémis*, *Un procès criminel en Autriche*, *Visages*, *La Croix d'honneur*, *Le Progrès* et *Apocalypse*.

Le second contient comme préface l'essai « Karl Kraus » de Walter Benjamin, ainsi que les textes suivants : *La Muraille de Chine*, *Narcisse*, *La Découverte du pôle Nord*, *Psychologie non autorisée*, *En cette grande époque*, *Le silence*, *La parole et l'action* et *Jugement dernier*.

<sup>32</sup> Hans Wollschläger, *Karl-Kraus-Lesebuch*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1987. On pourrait citer aussi les remarquables collections d'études de Kurt Krolop : *Sprachsatire als Zeitsatire bei Karl Kraus*, Berlin, Akademie, 1992 et *Reflexionen der Fackel*, Vienne, Akademie, 1994.

<sup>33</sup> « Karl Kraus und Adam Müller-Guttenbrunn », in *Südosdeutsche Semesterblätter* n° 22 (1968), p. 1-9; « Karl Kraus et Georg Trakl », in Eliane Kaufholz (dir.), « Karl Kraus », Paris, *Les Cahiers de l'Herne*, 1975, p. 250-253.

Trakl) : *Der Brenner*, fondée en 1910 par Ludwig von Ficker (1880-1967), fut même qualifiée de « *Fackel* de province » (*Provinzfackel*), voire de « Fackelbrenner ». Par cette étude des liens entre les auteurs du *Brenner* et leur « Dieu » Kraus, Gerald Stieg éclaire sous un nouveau jour la conception de la langue de Kraus (p. 223 et suiv.) ainsi que sa conception de la satire héritée de la définition classique énoncée par Schiller dans *Poésie naïve et poésie sentimentale* (1795).

Un premier colloque consacré à Kraus, auquel sont conviés notamment Jacques Bouveresse et Michael Pollak, disciple de Pierre Bourdieu, se tient ensuite, en 1986, lors de la célèbre exposition « Vienne – naissance d’un siècle » au Centre Pompidou<sup>34</sup>. A cette occasion, du 19 au 24 mars 1986, la version scénique des *Derniers jours de l’humanité*, qui paraît la même année aux Presses Universitaires de Rouen dans une traduction de Jean-Louis Besson et Heinz Schwarzinger (alias Henri Christophe), fait l’objet d’une lecture-spectacle en trois parties par Philippe Adrien, Denise Chalem, Enzo Cormann et Heinz Schwarzinger lui-même, lecture reprise un an plus tard, avec la même distribution, dans le cadre d’« Europalia » à Bruxelles. Mais c’est le 20 octobre 1988 que la pièce fut véritablement créée en France, à Feyzin, dans la banlieue lyonnaise<sup>35</sup>, interprétée par la troupe de théâtre lyonnaise TRAVAUX 12 dirigée par **Enzo Cormann** et **Philippe Delaigue**, avant de tourner pendant un an dans de nombreuses villes de province et d’être invitée par le Festival d’Automne à Paris (au Théâtre de la Bastille)<sup>36</sup>. Or, ni la publication en français du texte de Kraus, ni les lectures scéniques (notamment la mise en scène remarquable d’Enzo Cormann) n’eurent l’heur d’intéresser la critique française, qui se fit pourtant l’écho des mises en scène de l’œuvre de Kraus en allemand (Hollmann) et en italien (Ronconi).

La traduction de la version scénique des *Derniers jours de l’humanité* s’accompagna aussi de la publication, sous la direction de **Sigurd Paul Scheichl** et **Gerald Stieg**, du numéro 22

---

<sup>34</sup> Les actes de ce colloque, publiés sous la direction de Gilbert Krebs et Gerald Stieg, ont paru trois ans plus tard sous le titre *Karl Kraus et son temps. Karl Kraus und seine Zeit*, Asnières, PIA, 1989. On y trouve des études sur plusieurs aspects centraux de l’œuvre krausienne : Kraus et la politique (position à l’égard de l’austrofascisme, du communisme et de la social-démocratie notamment) ; les questions brûlantes de son temps, comme le nationalisme (auquel Kraus a toujours opposé son idée du patriotisme), le sionisme, la guerre et la paix ; les combats et les armes de Kraus polémiste ; Kraus penseur et moraliste face à plusieurs questions de société qui ont particulièrement occupé son époque : le féminisme, l’éducation, les masses ou le déclin, d’où ressort l’humanisme d’une intransigeance totale de Kraus.

<sup>35</sup> Voir à ce sujet Gerald Stieg, « “Die letzten Tage der Menschheit” auf französisch », in *Kraus-Hefte* n° 50 (1989), p. 19-20.

<sup>36</sup> La version scénique complète établie par Kraus en 1930, augmentée de scènes inédites en français, des *Derniers jours de l’humanité* fera également l’objet d’une lecture à l’occasion de la quatorzième « semaine du théâtre autrichien » (rendez-vous théâtral annuel créé par Heinz Schwarzinger en 1986 pour faire connaître au public français les pièces d’auteurs autrichiens classiques ou contemporains) à la Société des Gens de Lettres (Hôtel de Massa, Paris), du 13 au 17 novembre 2000.



(1986) de la revue *Austriaca* qui contient, outre plusieurs témoignages sur le satiriste, une précieuse documentation sur Kraus et le prix Nobel établie par Gösta Werner (p. 25-46), trois contributions sur Kraus et la presse<sup>37</sup>, un article important de Reinhard Merkel sur Kraus et la justice (p. 83-107), fruit de son ouvrage de référence sur les liens entre droit pénal et satire dans l'œuvre de Kraus<sup>38</sup>, ainsi qu'une bibliographie très utile de Gilles Sosnowski complétée par Catherine Desclaux sur la réception de l'œuvre de Kraus en France de 1913 à 1986 (p. 109-117).

Cette curiosité émergente pour l'œuvre de Kraus s'inscrit dans un mouvement plus vaste de « Viennomania<sup>39</sup> » qui a laissé des traces durables dans les études germaniques en France, comme le montrent les nombreuses thèses consacrées depuis 1975<sup>40</sup> à des auteurs autrichiens (Joseph Roth, Robert Musil, Franz Werfel, Arthur Schnitzler, Ödön von Horváth, Elias Canetti, Thomas Bernhard, Peter Handke et Elfriede Jelinek notamment<sup>41</sup>). Cet intérêt ne se limite toutefois pas à la germanistique, mais constitue un champ très présent dans les médias français, occupé depuis le début des années 1990 par **Jacques Le Rider** avec les deux ouvrages tirés de sa thèse, *Le cas Otto Weininger. Racines de l'antiféminisme et de l'antisémitisme* (Paris, PUF, 1982), et de son habilitation, *Modernité viennoise et crises de l'identité* (Paris, PUF, 1990), traduit en de nombreuses langues, dont l'allemand. Dans le chapitre qu'il consacre à « Karl Kraus ou l'identité juive introuvable » (p. 298-320), Le Rider fait du satiriste viennois, dans la foulée de Claude David, un paradigme : l'incarnation de l'identité juive « déchirée » et de la « haine de soi juive » (*jüdischer Selbsthass*), qui inclut les problématiques de l'assimilation, de l'antisionisme, voire d'un certain « antisémitisme juif<sup>42</sup> » : « Nombreux sont les indices qui confirment que la "judéophobie" de Karl Kraus

---

<sup>37</sup> Jacques Bouveresse, « "C'est la guerre – C'est le journal" », p. 63-68 (article reproduit comme préface à la version scénique des *Derniers jours de l'humanité*, Marseille, Agone, 2000, 2003, p. 5-13) ; Gerald Stieg, « "Deux oiseaux qui souillent leur propre nid". Quelques remarques sur la parenté entre la *Fackel* et le *Canard Enchaîné* », p. 69-72 ; Sigurd Paul Scheichl, « DIE SCHALEK. Quelques remarques sur le thème de la femme dans *Les Derniers jours de l'humanité* », p. 73-81.

<sup>38</sup> Reinhard Merkel, *Strafrecht und Satire im Werk von Karl Kraus*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1998 (réédition).

<sup>39</sup> Gerald Stieg, « La présence de Karl Kraus dans la critique des médias de Pierre Bourdieu et Jacques Bouveresse », in André Combes et Françoise Knopper (dir.), *L'opinion publique dans les pays de langue allemande*, actes du 37<sup>e</sup> congrès de l'Association des Germanistes de l'Enseignement Supérieur à l'Université de Toulouse-Le Mirail (24-26 mai 2004), Paris, L'Harmattan, 2006, p. 311-318, ici : p. 311.

<sup>40</sup> 1975 est également l'année de la fondation, par Félix Kreissler, d'une revue semestrielle spécifiquement dédiée aux études autrichiennes, *Austriaca*, qui n'a pas cessé de paraître depuis.

<sup>41</sup> Voir à ce sujet le florilège proposé par Jacques Lajarrige dans son article « Etat des lieux des études autrichiennes en France », in *Bulletin de l'ADEAF* n° 100 (2008), p. 32-40, ici : p. 33-34.

<sup>42</sup> Jacques Le Rider, *Modernité viennoise et crises de l'identité*, *op. cit.*, p. 304 : « Les positions antijuives de Karl Kraus, qui le rangeaient fréquemment dans le camp des antisémites, ne passaient pas inaperçues auprès de ses contemporains. » Un peu plus loin, Le Rider évoque la « judéophobie *kulturkritisch* », « les sympathies

confine, depuis les années qui précèdent la Grande Guerre (sa conversion au catholicisme date de 1911) et jusqu'au début des années 1920, à l'antisémitisme raciste<sup>43</sup>. » Dans la même perspective, Le Rider considère Kraus comme un « juif antidreyfusard<sup>44</sup> ». Cette interprétation, pour le moins réductrice, de Kraus eut pour effet de brouiller durablement l'image du satiriste en France et de faire passer la véritable lecture de son œuvre au second plan derrière une étiquette largement négative.

En dépit du premier colloque d'envergure consacré à Kraus en France en 1986 et des premières mises en scène de la version scénique des *Derniers jours de l'humanité*, la réception de Kraus continue ainsi à balbutier jusqu'à la fin des années 1990 : l'image, sensiblement négative, qui continue à dominer en France est celle d'un Kraus destructeur, « souilleur de nid<sup>45</sup> », antigermanique, antisioniste, antilibéral, représentant de la « haine de soi juive » et ennemi de la démocratie, qui plus est partisan, sur un plan politique, de l'austro-fascisme de Dollfuß...

#### KRAUS DANS LA CRITIQUE DES MEDIAS DE PIERRE BOURDIEU ET JACQUES BOUVERESSE : UNE RECEPTION TARDIVE, MAIS JUSTE<sup>46</sup> ?

Dans une dernière phase – tardive – de la réception, Kraus, devenu objet de la recherche universitaire, se transforme pourtant, 100 ans exactement après la création de sa revue et conformément aux intentions de son auteur, en un outil, voire en une véritable arme de combat au sein de l'espace public, en particulier du champ journalistique français. Deux textes sont à l'origine de cette nouvelle étape de la réception : lors du colloque « Actualité de Karl Kraus » de 1999 dont les actes ont été publiés par **Jacques Bouveresse** et **Gerald Stieg** dans le numéro 49 (1999) de la revue *Austriaca*, Pierre Bourdieu a présenté son article « A

---

réactionnaires de Karl Kraus » et « les tendances antisémites de certaines scènes du drame *Les derniers jours de l'humanité* » (p. 309).

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 309.

<sup>44</sup> Voir à ce sujet Jacques Le Rider, « L'affaire Dreyfus vue par les Juifs assimilés de Vienne et de Berlin. "Die Fackel" de Karl Kraus et "Die Zukunft" de Maximilian Harden », in *Revue de la Bibliothèque Nationale* n° 2 (1994), p. 36-43.

<sup>45</sup> C'est par cette formule que Kraus lui-même définit la fonction du satiriste dans la lecture qu'il donna à la Sorbonne le 9 décembre 1927 (texte reproduit dans K. K., *Les derniers jours de l'humanité*, version scénique, op. cit., p. 15-23).

<sup>46</sup> L'analyse la plus fouillée de la réception de Kraus par Bouveresse et Bourdieu est due à Lisa Theresa Weber, *Die Rezeption von Karl Kraus in Frankreich durch Jacques Bouveresse und Pierre Bourdieu*, Diplomarbeit, Université de Vienne, 2009.

propos de Karl Kraus et du journalisme<sup>47</sup> » et Jacques Bouveresse a lu un extrait de son futur livre, *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*. Dans leurs lectures respectives de Kraus, Bouveresse et Bourdieu mettent à distance les thèmes rebattus de l'identité juive déchirée ou de la « haine de soi juive » pour attirer l'attention sur l'actualité de la critique krausienne de la presse résumée dans la phrase : « Au commencement était la presse, et puis advint le monde<sup>48</sup>. » (*Im Anfang war die Presse und dann erschien die Welt.*)

La dette du sociologue **Pierre Bourdieu**, collègue de Jacques Bouveresse au Collège de France, envers Kraus est mentionnée dans son *Esquisse pour une auto-analyse* : « Ma sympathie pour Karl Kraus tient au fait qu'il ajoute à l'idée de l'intellectuel telle que Sartre l'a construite et imposée une vertu essentielle, la réflexivité critique : il y a beaucoup d'intellectuels qui mettent en cause le monde ; il y a très peu d'intellectuels qui mettent en question le monde intellectuel<sup>49</sup>. » Mais c'est lors du colloque « Actualité de Karl Kraus » de 1999 que Bourdieu s'est appliqué à définir plus précisément sa relation au satiriste viennois<sup>50</sup>. De manière générale, Bourdieu adresse à Kraus le reproche d'avoir privilégié à outrance dans ses polémiques la critique *ad hominem* au détriment de l'identification des structures : « Mais la critique des individus ne tient pas lieu de l'analyse des structures. C'est un peu la faiblesse de Kraus, ce n'est pas son métier, il ne saisit pas très bien les structures, il en voit les effets, il les montre du doigt, mais la critique des individus ne peut pas tenir lieu de la critique des structures<sup>51</sup>. » Bourdieu se positionne ici en éducateur du journaliste, par opposition au « destructeur » Kraus, tout en saluant malgré tout le « courage » et le « talent de l'acteur » viennois. Deuxième point : Bourdieu se sentait très proche des méthodes satiriques employées

---

<sup>47</sup> L'intervention de Bourdieu, figurant aux pages 37 à 50 du numéro 49 (1999) d'*Austriaca*, a été également publiée dans *Actes de la recherche en sciences sociales* (2000) et (sous le titre « Actualité de Karl Kraus. Un manuel de combattant contre la domination symbolique ») dans Pierre Bourdieu, *Interventions 1961-2001*, Marseille, Agone, 2002, p. 374-381.

<sup>48</sup> C'est sur cette phrase clef de Kraus que Bouveresse introduit son ouvrage *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus* (Paris, Seuil, coll. « Liber », 2001, p. 9). Le terrain pour cette nouvelle entrée en scène de Kraus en France avait été en quelque sorte soigneusement préparé par plusieurs publications polémiques : les petits ouvrages parus aux éditions bourdieusiennes LIBER-Raisons d'agir : *Sur la télévision* suivi de *L'emprise du journalisme* de Bourdieu (1996) ; le best-seller de Serge Halimi *Les nouveaux chiens de garde* (1997) ; *Contre-feux* de Bourdieu, avec un *Sollers tel quel* (1998) aux accents très krausiens ; *Prodiges et vertiges de l'analogie. De l'abus des belles-lettres dans la pensée* (1999) de Bouveresse, satire philosophique ayant un lien direct avec le livre *Impostures intellectuelles* d'Alan Sokal et Jean Bricmont (Paris, Odile Jacob, 1997), ouvrage qui a provoqué de nombreux remous dans la presse et les revues spécialisées.

<sup>49</sup> Pierre Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004, p. 37. Cet ouvrage a d'abord paru en allemand sous le titre *Ein soziologischer Selbstversuch*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2002.

<sup>50</sup> A ce sujet, voir aussi Gerald Stieg, « La présence de Karl Kraus dans la critique des médias de Pierre Bourdieu et Jacques Bouveresse », op. cit., p. 315-317 (« Karl Kraus selon Pierre Bourdieu »).

<sup>51</sup> « Table ronde : Karl Kraus et les médias », in « Actualité de Karl Kraus », études réunies par Jacques Bouveresse et Gerald Stieg, *Austriaca* n° 49 (1999), p. 43.

par Kraus. La « technique de la citation objectivante », « simple stratégie de monstration<sup>52</sup> » utilisée par Kraus (qualifiée également à juste titre par Valérie Robert de technique d'« autodisqualification<sup>53</sup> ») pour « démasquer » toutes les formes de discours public, présente en effet une évidente analogie avec les pratiques des *Actes de la recherche en sciences sociales*. Troisièmement, cette technique a, aux yeux de Bourdieu, pour conséquence de fournir « une sorte de manuel du parfait combattant contre la domination symbolique<sup>54</sup> », autrement dit une sorte de manuel de sociologie pratique, Kraus, « artiste sociologique », devenant alors « l'inventeur d'une technique d'intervention sociologique<sup>55</sup> ». Enfin, Bourdieu précise la position de Kraus au sein du champ intellectuel, constatant qu'à l'époque du satiriste les « limites entre le champ intellectuel et le champ journalistique [étaient] en train de se déplacer ou, du moins, que les rapports de force entre ces deux champs [étaient] en train de changer, avec l'ascension en nombre et en poids symbolique des intellectuels mercenaires<sup>56</sup>. » Kraus représente donc, pour Bourdieu, le type de l'intellectuel « à l'ancienne », opposé aux deux formes nouvelles de l'intellectuel : d'un côté les journalistes, de l'autre les intellectuels d'appareil.

Disciple de Bourdieu, **Michael Pollak** s'est précisément servi de la méthode sociologique de ce dernier pour montrer, dans une étude particulièrement éclairante sur Kraus présentée en 1986 à l'occasion du colloque « Karl Kraus et son temps » au Centre Pompidou, la stratégie utilisée par le satiriste pour s'ériger en instance suprême de la vie intellectuelle viennoise<sup>57</sup>.

Professeur au Collège de France depuis 1995, le philosophe **Jacques Bouveresse**, dont la lecture de Kraus se situe aux antipodes de celle de Jacques Le Rider, est venu à Kraus par le biais du philosophe du langage Ludwig Wittgenstein. Dès sa préface à *La Parole malheureuse. De l'alchimie linguistique à la grammaire philosophique* (Paris, Les Editions de Minuit, 1971), Bouveresse constate un lien étroit entre l'œuvre du philosophe et celle du satiriste : « L'auteur du *Tractatus* [Wittgenstein, M. L.], qui admirait profondément Karl

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>53</sup> Valérie Robert, « Les intellectuels du Troisième Reich dans *Troisième nuit de Walpurgis* : une comparaison avec le discours des émigrés », in *ibid.*, p. 85-109, ici : p. 87.

<sup>54</sup> « Table ronde : Karl Kraus et les médias », op. cit., p. 40.

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>57</sup> Michael Pollak, « Karl Kraus, le juge suprême de la vie intellectuelle – une stratégie », in Gilbert Krebs et Gerald Stieg (dir.), *Karl Kraus et son temps. Karl Kraus und seine Zeit*, op. cit., p. 129-138. Pollak avait consacré dès 1981 une étude sociologique à Kraus : « Une sociologie en acte des intellectuels. Les combats de Karl Kraus », in *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 36-37 (1981), p. 87-103.

Kraus, partageait, de toute évidence, avec lui une conception proprement *éthique* de la responsabilité fondamentale de l'homme à l'égard du langage. L'affirmation du *Tractatus* : "L'éthique et l'esthétique sont une seule et même chose." est [...] une des meilleures formules que l'on puisse trouver pour caractériser le *credo* artistique de Karl Kraus. »

Dans *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, paru aux éditions du Seuil dans la collection « Liber » alors dirigée par Pierre Bourdieu, Bouveresse fait une critique radicale, *via* Kraus, du monde des médias, le philosophe voyant dans le satiriste surtout un précurseur et un modèle pour sa propre analyse de l'emprise des médias. Répondant en quelque sorte à Bourdieu qui reprochait à Kraus ses attaques personnelles aux dépens de l'analyse des structures qui les sous-tendent, il écrit : « On peut constater au premier coup d'œil que la plupart des polémiques de Kraus n'ont rien perdu aujourd'hui de leur actualité et que, même quand on ne sait pas grand-chose des personnages qu'elles visent et qui sont souvent oubliés depuis longtemps, on n'a aucun mal non seulement à les comprendre, mais encore à les trouver plus pertinentes que jamais. La raison de cela est évidemment que, contrairement à ce que l'on dit souvent, même s'il peut donner l'impression de personnaliser à l'excès le débat et le combat, Kraus ne s'attaque pas – en tout cas pas seulement – à des individus réels, mais bel et bien à des *types* économiques, intellectuels, moraux et socioculturels divers, qui peuvent être exemplifiés de bien des façons [...] »<sup>58</sup>. La phrase « La presse a fini par acquérir une position telle que le métier même de journaliste est devenu synonyme d'impunité et d'irresponsabilité », tirée de *Schmock ou le triomphe du journalisme*, a été reprise comme exergue de *La face cachée du « Monde »*, leurs auteurs (Philippe Cohen et Pierre Péan) se plaçant ainsi non seulement sous l'autorité de Bouveresse, mais aussi sous le patronage de Kraus<sup>59</sup>. D'ailleurs, Bouveresse a même reçu les félicitations d'un collègue pour son « pamphlet réussi contre *Le Monde*<sup>60</sup> » ! Le journaliste chargé par *Le Monde* du compte rendu de *Schmock ou le triomphe du journalisme*, Nicolas Weill, avait (logiquement) décidé de détruire la portée du livre en appliquant une nouvelle fois à Kraus l'équation « antisémite + austrofasciste = antidémocrate ». Ce compte rendu a toutefois été suivi d'un « correctif » dû à une discussion avec Gerald Stieg qui contredisait une bonne partie des affirmations du journaliste. Si l'accusation d'antidémocratisme et d'antisémitisme

---

<sup>58</sup> Jacques Bouveresse, *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, op. cit., p. 39.

<sup>59</sup> Pierre Péan et Philippe Cohen, *La face cachée du « Monde ». Du contre-pouvoir aux abus de pouvoir*, Paris, Editions Mille et une nuits, 2003, p. 9.

<sup>60</sup> Notons à ce sujet que Bouveresse s'en prend directement au *Monde* dans son ouvrage : « On pourrait s'étonner, en l'occurrence, de l'étonnement du *Monde*, qui affecte ici de découvrir la règle par rapport à laquelle il se flatte régulièrement de constituer une exception vertueuse [...] » (*Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, op. cit., p. 122).

était déjà présente dans le compte rendu de Weill, il faudra néanmoins attendre la publication du livre de Géraldine Muhlmann, *Du journalisme en démocratie*, pour que *Le Monde*, avec Nicolas Weill et Edwy Plenel, reparte à la charge contre Bourdieu et Bouveresse : dans son compte rendu, intitulé « Le journalisme au-delà du mépris », du livre de Muhlmann pour *Le Monde des livres* du 2 avril 2004, Weill commençait par un véritable règlement de comptes avec la « critique antimédia » de Serge Halimi, Pierre Bourdieu et Jacques Bouveresse, tous taxés d'avoir « en commun une tendance non assumée à l'antidémocratie », et regrettait pour conclure que Géraldine Muhlmann n'ait pas « poussé son analyse jusqu'au point où la critique du journalisme [...] épouse un autre phénomène : celui de l'antisémitisme. » Edwy Plenel n'a pas tardé à s'engouffrer dans la brèche ouverte par Weill en faisant l'éloge du livre de Muhlmann dans *Le Monde* du 11-12 avril 2004 : « Cette condamnation exaspérée du journalisme [sous-entendu des Bourdieu et Bouveresse, M. L.] n'a aucun sens sinon celui du renoncement à la démocratie. » Plenel atteste également au travail de Muhlmann « autant de méticulosité que d'exhaustivité » dans ses lectures. Ce jugement n'est pas partagé par Gerald Stieg, qui précise : « Le chapitre [du livre de Muhlmann] sur Karl Kraus est bâti sur une base textuelle très restreinte et va de contresens en non-sens, parfois guidé par des fautes de traduction fort cocasses. Je le dis franchement : vouloir opposer le Kraus de Muhlmann, une sorte de flâneur à la Benjamin, au Kraus de Bourdieu et de Bouveresse est tout simplement absurde et dicté non pas par une quelconque connaissance du phénomène mais par le désir de dénigrer ses “thuriféraires” qui ont en commun d'être des critiques de certaines pratiques du journal de référence. Joli exemple d'“irresponsabilité et d'impunité” du champ des intellectuels “mercenaires” ». Ainsi les réactions de rejet du *Monde* aux publications de Bourdieu et de Bouveresse apparaissent-elles au premier chef, selon Gerald Stieg, comme « l'expression d'une lutte pour le pouvoir symbolique entre deux institutions, le Collège de France d'un côté et *Le Monde* (comme représentant du monde des médias) de l'autre<sup>61</sup>. » Quoi qu'il en soit, par les nombreuses réactions – comme celle du *Monde* – qu'il a suscitées dans le monde des médias, l'ouvrage de Bouveresse a eu à la fois pour mérite et pour conséquence de placer Kraus au cœur de l'espace public français.

Des nombreuses autres publications de Bouveresse sur Kraus, réunies en partie dans *Satire & prophétie : les voix de Karl Kraus* (Marseille, Agone, 2007), on retiendra également son ample préface de plus de 150 pages à la traduction de *Troisième nuit de Walpurgis* par Pierre

---

<sup>61</sup> Gerald Stieg, « La présence de Karl Kraus dans la critique des médias de Pierre Bourdieu et Jacques Bouveresse », op. cit., p. 313. Sur le contexte de la polémique entre *Le Monde*, Bouveresse et Bourdieu, voir *ibid.*, p. 313 sq.

Deshusses, parue en 2005 aux éditions Agone : « “Et Satan conduit le bal...” : Kraus, Hitler et le nazisme ». Replaçant dans son contexte la critique par Kraus du nazisme et ne faisant pas mystère de la complexité des positions politiques, souvent fluctuantes, adoptées par le satiriste, Bouveresse y réfute également (p. 149-153 et note p. 165) la thèse de la « haine de soi juive<sup>62</sup> », appliquée à Kraus en France depuis les lectures de David et Le Rider, pour lui substituer l’image d’un Kraus non pas réactionnaire, mais fondamentalement visionnaire, l’image d’un satiriste qui avait su décrire en les anticipant les germes de l’apocalypse à venir. Dans son introduction, Bouveresse reconstruit par ailleurs la genèse du texte de Kraus et éclaire plusieurs questions fondamentales, comme : « Peut-on comprendre le nazisme ? » (p. 26 *sqq.*), « Comment le criminel se transforme en innocent incompris » (p. 60 *sqq.*, autour de la notion d’« innocence persécutrice » – *verfolgende Unschuld* –), « Les intellectuels et le Troisième Reich » (p. 116 *sqq.*) ou encore la position de Kraus à l’égard de l’austro-fascisme : « Kraus précise que le jugement positif qu’il porte sur Dollfuß ne va pas au-delà du seul et unique point qui doit être considéré comme décisif, à savoir la préservation de l’indépendance de l’Autriche<sup>63</sup> ».

En dehors de la critique des médias et de l’analyse des positions politiques de Kraus, un troisième aspect, moins connu, mérite d’être souligné dans les études de Bouveresse sur Kraus : son intérêt pour Kraus philologue, comme dans son article « “Apprendre à voir des abîmes là où sont des lieux communs” : le satiriste & la pédagogie de la nation<sup>64</sup> », qui traite notamment des liens entre le satiriste et le philologue, ainsi que des conséquences morales de ce que Kraus a nommé « la catastrophe des phrases » (*Die Katastrophe der Phrasen*).

---

<sup>62</sup> Bouveresse a aussi réfuté cette thèse dans son article « La nuit qui vient et le cauchemar qui s’annonce : les années 1919-1933 », in Jacques Bouveresse, *Satire & prophétie : les voix de Karl Kraus*, op. cit., p. 53- 61, ici : p. 60 : « De la même façon que Roth, Kraus pense qu’il faut défendre les Juifs non pas pour des raisons spéciales et en s’enfermant dans la judéité ou, pire encore, dans une judéité comprise de façon nationaliste, mais en tant que partie avancée de l’humanité qui se trouve exposée le plus immédiatement à la menace et au danger. » Dans « La réalité peut-elle dépasser la satire ? » (*in ibid.*, texte initialement paru in *Agone* n° 34 (2005), p. 179-219), Bouveresse, se référant sur ce point à Gerald Stieg, précise également que l’antisémitisme supposé de Kraus « constitue un problème relativement récent et qui résulte essentiellement d’une projection respectivement tout à fait contestable. Aucun des grands intellectuels juifs qui ont été des admirateurs et quelquefois des disciples de Kraus ne semble avoir pensé que son cas pouvait poser, de ce point de vue, une question réelle et sérieuse. Et il est difficile de croire que c’est uniquement parce que quelque chose d’essentiel leur a échappé. » (p. 181)

<sup>63</sup> Jacques Bouveresse, « “Et Satan conduit le bal...” : Kraus, Hitler et le nazisme », op. cit., p. 25-177, ici : p. 79. Un peu plus loin, Bouveresse parle de la prise de position de Kraus en faveur du « régime de Dollfuß comme d’une sorte de moindre mal qui permettait, au moins dans l’immédiat, d’en éviter un pire. » (p. 86)

<sup>64</sup> Cet article initialement paru dans le numéro 35-36 (2006) de la revue *Agone* (p. 107-131) qui contient les actes du colloque « Les guerres de Karl Kraus », organisé par Jacques Bouveresse et Gerald Stieg au Collège de France en mars 2005, est reproduit *in ibid.*, p. 121-149. Sur Kraus philologue, voir aussi Jean-François Laplénie, « *Daran vergessen. Ce que la langue révèle* », in Marc Lacheny et Jean-François Laplénie (dir.), « *Au nom de Goethe !* » *Hommage à Gerald Stieg*, Paris, L’Harmattan, coll. « Les Mondes germaniques », 2009, p. 171-180.

Avec les travaux de Bouveresse, on assiste ainsi à l'émergence d'une réception vraiment productive de Kraus en France, qui repose sur une véritable lecture et une réelle connaissance de l'œuvre du satiriste.

## QUELLES PERSPECTIVES ?

Pour conclure, en se positionnant comme les « héritiers » de l'esprit satirique de Kraus, Pierre Bourdieu et surtout Jacques Bouveresse sont à l'origine d'un réel changement de paradigme dans l'appréciation de Kraus en France : tous deux ont substitué à l'image largement négative d'un Kraus représentant de la « haine de soi juive », voire d'un certain « antisémitisme juif », forgée par Claude David dans les années 1950 et relayée par Jacques Le Rider à partir des années 1990, celle d'un satiriste dont la critique des médias est, plus que jamais, d'actualité. Bouveresse est ainsi à l'origine du net regain d'intérêt pour l'œuvre de Kraus que l'on observe en France depuis une bonne dizaine d'années, intérêt qui ressort également – en dehors du colloque sur « Les guerres de Karl Kraus » organisé par **Jacques Bouveresse** et **Gerald Stieg** au Collège de France le 29 mars 2005<sup>65</sup> à l'occasion de la parution des traductions françaises des *Derniers jours de l'humanité* par **Jean-Louis Besson** et **Heinz Schwarzinger** et de *Troisième nuit de Walpurgis* par **Pierre Deshusses** (Marseille, Agone, 2005)<sup>66</sup> – de deux publications récentes en langue française sur son œuvre : **André Hirt**, *L'universel reportage et sa magie noire. Karl Kraus, le journal et la philosophie* (Paris, Kimé, 2002), ouvrage détaillé qui repose sur une lecture précise de l'œuvre de Kraus, examinée sous un angle à la fois journalistique et philosophique, et **Marc Lacheny**, *Pour une autre vision de l'histoire littéraire et théâtrale : Karl Kraus lecteur de Johann Nestroy* (Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2008), étude qui traite des rapports complexes entretenus par

---

<sup>65</sup> Les actes de ce colloque, réunis dans le numéro 35-36 (2006) de la revue *Agone*, contiennent des études d'Edward Timms sur « Karl Kraus et la construction de la réalité virtuelle » (p. 23-38), de Gerald Stieg sur Canetti comme auditeur et lecteur de Kraus (p. 41-52), de Jean-François Laplénie sur les liens (tumultueux) de Kraus à la psychanalyse (p. 59-84), de Stéphane Gödicke sur la « guerre du silence » ayant opposé Kraus à Musil (p. 87-104) et l'article, déjà cité, de Jacques Bouveresse sur « le satiriste et la pédagogie de la nation ». Ce volume contient en outre deux textes de Jean-Louis Besson, Heinz Schwarzinger et Pierre Deshusses sur leur expérience de traduction des *Derniers jours de l'humanité* (Jean-Louis Besson et Heinz Schwarzinger) et de *Troisième nuit de Walpurgis* (Pierre Deshusses), ainsi qu'une anthologie de textes de Kraus traduits par Pierre Deshusses.

<sup>66</sup> Ces deux traductions, pourvues d'un appareil historico-critique minutieux, ont été saluées comme un événement éditorial de premier ordre par les journaux de gauche (*L'Humanité*, *Charlie Hebdo*, *Libération*) comme de droite (*Le Figaro*), à l'exception – notable – du *Monde* !



Kraus avec le dramaturge viennois Johann Nestroy (1801-1862) et retrace les différentes phases de l'intérêt de Kraus pour Nestroy, depuis les articles ou essais qu'il publia sur lui (dont les plus connus sont « Nestroy et la postérité », 1912, et « Nestroy et le Burgtheater », 1925) jusqu'aux lectures publiques de son théâtre et à l'adaptation de certaines de ses œuvres à des fins satiriques et polémiques.

L'un des grands « passeurs » de Kraus en France, **Gerald Stieg**, voit dans la lecture de Bourdieu et de Bouveresse le début de la « bonne » réception de l'œuvre de Kraus. À côté de ces interprétations, les récentes représentations ou lectures tirées des œuvres du satiriste témoignent d'une autre force de l'œuvre krausienne non encore véritablement exploitée en France : son potentiel scénique. Le comédien genevois **José Lillo** proposa une première adaptation de la traduction française de *Troisième nuit de Walpurgis* en avril 2007, adaptation dont un spectateur enthousiaste, **Frédéric Choffat**, tira un « essai cinématographique » intitulé *Walpurgis* (avec José Lillo), projeté au cinéma Sputnik de Genève, au cinéma ABC de La Chaux-de-Fonds et au cinéma Oblo de Lausanne entre le 25 février et le 1<sup>er</sup> mars 2009<sup>67</sup>. Une seconde adaptation théâtrale de *Troisième nuit de Walpurgis* eut lieu du 2 au 14 février 2010 au Théâtre Saint-Gervais de Genève, avant de connaître une nouvelle reprise au même endroit, du 31 janvier au 4 février 2012, dans le cadre du festival Mémoires Blessées (mise en scène et interprétation de José Lillo). En France, **Denis Podalydès**, de la Comédie-Française, ainsi que les traducteurs **Jean-Louis Besson** et **Heinz Schwarzing** ont également su revivifier la puissance théâtrale de l'œuvre krausienne lors d'une lecture mémorable au Musée des Invalides, le 17 janvier 2009, d'extraits tirés des *Derniers jours de l'humanité*, dans le cadre du colloque « Les mises en scène de la guerre au XX<sup>e</sup> siècle : Théâtre et cinéma » organisé par l'Université Paris X-Nanterre. Quand Kraus aura-t-il l'heur d'accéder aux planches de la Comédie-Française ?

Pour être complet, signalons que la maison d'édition Payot & Rivages, qui avait déjà fait paraître en traduction, il y a une vingtaine d'années, deux compilations de textes de Kraus, vient d'ajouter fin 2011 à son catalogue une nouvelle traduction, par **Pierre Deshusses** (le traducteur français de *Troisième nuit de Walpurgis*), des « aphorismes » de Kraus : *Aphorismes. Dires et contre-dires*.

Marc LACHENY

---

<sup>67</sup> L'« essai cinématographique » de Frédéric Choffat est disponible en DVD aux films du Tigre avec, en bonus, la conférence « Karl Kraus » tenue par Jacques Bouveresse à Lausanne en février 2010.